

LLOYD GEORGE TRINQUE AVEC W. R. HEARST

Le "premier" anglais en train de donner l'accolade à tous ses anciens ennemis.

Lloyd George peut avoir d'autres défauts; il n'est pas rancunier. Ses ennemis d'hier sont ses amis d'aujourd'hui. Ses amis d'hier, s'ils ne sont pas ses ennemis d'aujourd'hui, à cause de son bon naturel, eh bien! il s'en soucie comme d'une chique.

Il aime Lenine, il aime Trotsky, il aime Tchitcherine; qui sait si demain il ne tombera point dans les bras de Wirth et de Ratheneau?

William Randolph Hearst, accompagné de sa femme, voyage actuellement en Angleterre, et malgré que les dépêches nous disent que le peuple anglais se montre très froid à leur égard, Lloyd George n'a rien eu de plus pressé que de donner un lunch en leur honneur à Downing Street.

L'anglophobie de Hearst est connue des lecteurs de "L'Autorité". Avant la guerre, pendant la guerre et depuis la guerre, Hearst n'a cessé de vitupérer contre Albion. Ici, au Canada, l'entrée de ses journaux fut même interdite un temps par la censure.

Aux Etats-Unis, les lecteurs des journaux de Hearst sont surtout d'origine irlandaise et allemande, tous gens peu sympathiques à l'Angleterre. Que diront-ils en apprenant que leur pontife s'est "aplati" devant le "premier" anglais!

Hearst n'a pas fait seulement profession d'anglophobie, mais aussi de la démocratie la plus pure. A l'heure qu'il est sa candidature se trouve de l'avant au poste de gouverneur de l'Etat de New-York.

Le 18 mai, l'"Evening Post" annonçait le prochain départ de Hearst, sa future présentation au roi d'Angleterre sous les auspices de lord Northcliffe, et en concluait que l'événement pourrait bien avoir une répercussion fâcheuse sur l'avenir politique du farouche pamphlétaire, appuyé par Tammany Hall.

L'avenir rendra, comme d'habitude, son verdict. De retour Hearst prouvera si oui ou non, il a été influencé par la table de Lloyd George et les splendeurs de la cour de Saint-James.

Sorti joliment abimé du puits d'huile de Gènes, Lloyd George essaie par tous les moyens de se refaire une situation. Il ne perd pas de vue les élections prochaines... s'il peut se rendre jusque là.

L'AUTORITE.

La fermeture des salles de danse est insipide

Pourquoi nous, qui nous disons des Latins, écoutons-nous les puritains?

Le conseil municipal a déjà adopté quelque chose de mieux que le règlement fermant les salles de danse le dimanche et à minuit les jours de semaine.

La preuve en est qu'il n'a reçu jusqu'ici à peu près que les compliments de la Lord's Day Alliance, et ce n'est pas un hommage dont puisse s'honorer un corps imbus d'idées progressives.

Il est beaucoup plus facile d'entrer dans les sentiers tortueux du puritanisme que d'en sortir. Les empêchements de danser en rond tiennent bien ceux qu'ils tiennent. La métropole du Canada en devra rabattre de sa prétention d'être La Mecque de l'Amérique, si elle épouse les idées de "Pussyfoot" Johnson ou de "Billy" Sunday.

Le nouveau règlement édicté par la Ville intervient dans la vie privée du citoyen, dont il viole la liberté individuelle. C'est dans une théocratie seulement que les institutions politiques et les prescriptions sociales et religieuses sont confondues. Quelle affaire à la Ville municipale de forcer l'observance du catholicisme de la "Lord's Day Alliance"?

Bien plus, l'intervention de la Ville est injuste. Pourquoi fermer les portes des salles de danse, lorsque celles des cinémas restent grandes ouvertes? Le conseil semblait vouloir conserver encore longtemps ce règlement dans ses cartons. On se demande qui fut si pressé de l'en sortir.

M. S. Beal, gérant des "Jardins Venitiens," a parfaitement raison. Le résultat du règlement, s'il est appliqué, sera la fermeture des salles de danse luxueuses, confortables, bien surveillées, et l'ouverture d'un infinité de "trous" Nous ne serions pas étonnés qu'il y ait "anguille sous la roche" de ce règlement et que la large tolérance exercée en faveur des bals de charité favoriserait les entreprises peu... charitables de certains "schemers."

Comment voulez-vous que du capital soit investi sur des lieux d'amusements luxueux, qui soient des ornements pour notre ville, cet argent se trouvant à la merci des caprices d'un corps public qui, comme le Conseil, n'a pas rapporté d'argument plus sérieux, l'autre jour, que "minuit, c'est l'heure du sommeil."

Si le Conseil décrétait que nous devons nous plonger dans notre lit à onze heures, le faudrait-il? Un rédacteur de l'"Action Catholique" a bien aussi prétendu que dix heures, c'était l'heure de la prière. Ainsi de but en blanc nous en arriverions à rétablir la coutume moyenâgeuse du couvre-feu, à 9 heures.

FLAMBEAU

L'OEIL DOUBLE DE L'AMERICAIN

Un curieux phénomène produit par nos lois libérales de prohibition

Un Américain multi-millionnaire (ils sont comme cela 50 millions aux Etats-Unis), prohibitionniste très ardent... pour les ouvriers de son usine, était venu à Montréal avec son fils, grand garçon d'esprit libéral, auquel son père ne parle que sur le ton biblique d'un pasteur au prêche.

Grâce à nos lois libérales de prohibition, le père et le fils purent s'asseoir à un bon dîner arrosé de champagne dans le restaurant fashionable de l'un de nos plus luxueux hôtels. Mais le père, qui avait besoin de justifier cet accroc au catéchisme prêché par Billy Sunday et Pussyfoot Johnson, parla de la sorte à son rejeton:

— Mon fils, il n'est pas besoin, à l'étranger, d'être aussi sobre qu'un juge ou que le fils d'un révérend, bien que j'aie vu plus d'un juge et nombre de fils de révérends absolument saouls Un gentleman ne doit pas craindre de boire du champagne. Par exemple, il ne doit jamais se griser; il doit savoir s'arrêter à temps.

— C'est bien, mon père, répondit le jeune homme. Mais, dites-moi, comment sait-on qu'on est gris et qu'il est le moment de s'arrêter?

— C'est simple, répondit le père. Il faut s'arrêter quand on commence à voir double. Ainsi, vous voyez ces deux femmes en face de nous, il faudra vous arrêter de boire quand vous en verrez quatre.

— Alors, répliqua le jeune homme, mon père, je crois qu'il est temps de vous arrêter, parce qu'il n'y a pas deux femmes en face de nous, il n'y en a qu'une.

Il est comme cela plusieurs Américains qui voient double lorsqu'ils viennent à Montréal.

DANS LA CAVERNE DES 40 VOLEURS

La Bourse n'art-elle nommée un inspecteur des bureaux de courtiers que pour la forme? L'avenir le dira.

Deux journaux ont dénoncé, à Montréal, les tripotages, les saletés sans nom qui se commettaient à la Bourse. L'Autorité fut de ceux-là. Quant aux quotidiens, ils sont trop grassement payés... en annonces et autres choses ilou... pour déplaire à MM. les courtiers.

Après chaque faillite, cet hiver, nous y lisions que celle-là était prévue, que personne n'avait été pris par surprise, qu'il ne fallait donc pas s'alarmer pour l'avenir. Prévision limitée à quelques amis d'innombrables pistonnés d'avance, car des centaines et des centaines de petits spéculateurs se firent pincer dans chacune. N'était-ce pas précisément pour les garder au piège qu'on faisait parade, en attendant le défilé final, d'un si bel optimisme?

Avec le départ du siège présidentiel de M. C. Simpson Garland coïncide une innovation qui pourrait avoir du bon, si ce n'est pas de la frime. La Bourse a nommé un inspecteur chargé de voir, par l'examen de ses livres, si un courtier spéculait avec l'argent de ses clients ou avec son propre argent, s'il achète réellement ou vend les actions qu'il est chargé de négocier, s'il n'assume pas plus d'obligations qu'il n'est capable de supporter.

Avant de complimenter la Bourse de Montréal sur la nomination de son inspecteur, nous attendons de le voir à l'oeuvre. Nous serions surpris de voir la caverne des quarante voleurs se transformer tout à coup en grotte miraculeuse où le public boirait à la source des millions.

La plus grande coquetterie dévolue à la Bourse de Montréal l'a été par la dernière faillite, celle de cette maison A. A. Wilson & Compagnie qui, en regard d'un passif de \$700,000 n'a d'actif que son siège, et encore hypothéqué.

Pourquoi les bandits de grands chemins qui ont perpétré de tels actes ne sont-ils pas arrêtés? La raison en est fort simple. C'est que les clients de la maison Wilson étaient gens fort cossus qui auraient

Grenades

Lorsque les juges prennent une grasse retraite, le moins qu'ils pourraient faire serait bien de rendre jugement dans les causes qu'ils ont entendues.

* * *

Décharger le délibéré fait peut-être l'affaire des avocats, mais à coup sûr ça ne fait pas l'affaire des plaideurs.

* * *

Ce promoteur français qui offre une bourse de \$400,000 pour une nouvelle rencontre Carpentier - Dempsey, est-il le même Louis Vêrande que nous avons connu à Montréal, à l'ancien Palais Royal?

* * *

Si oui, il est fort capable d'offrir la bourse, mais nous nous demandons comment il pourrait la trouver.

* * *

Un monsieur fort en peine de se choisir une étiquette politique est l'ex-premier Norris, du Manitoba.

* * *

On comprend qu'après avoir trahi Laurier en 1917, et après avoir favorisé de toutes ses forces la prohibition, il soit difficile pour lui de se dire libéral.

* * *

Au cours de la visite organisée par la maison Versaille, Vidricaire, Boulaux aux usines Caron, de la Longue-Pointe, nous vîmes un spectacle peu banal:

* * *

M. Dorion, rédacteur à l'"Action Catholique", de Québec, en arrêt devant les tonneaux accumulés là par la Commission des li-queurs.

* * *

Il avait l'air de dire: "Ah! plutôt au ciel que nous eussions une installation comme celle-là à Québec!"

* * *

Est-il vrai que la caisse de l'A. C. J. C. avait été confiée à la maison Fairbanks et Gosselin pour spéculation?

* * *

Alors la spéculation dut être on ne peut plus malheureuse.

* * *

Les milhieux acéistes en ont pris, hein, un de ces lavages bien conditionnés.

* * *

Les boxeurs sont devenus autant de petits saints.

* * *

Jim Jeffries prêche dans les temples.

* * *

Et Jack Dempsey est revenu d'Allemagne absolument scandalisé d'avoir vu des femmes mettre les gants.

* * *

"L'Allemagne, déclare se bon Jack, est le pays le plus immoral de la terre."

* * *

Que penseront les Allemands, qui ont toujours posé à la vertu?

* * *

L'automobilisme passait pour multiplier les délits, par les chances qu'il offre de fuir.

* * *

Voici maintenant que l'aviation s'en mêle.

* * *

Les "bootleggers" trouvant trop dangereuse la voie terrestre, ont choisi la voie des airs.

* * *

En quelques jours, les Anglais de Montréal, ont souscrit près de \$750,000 pour leurs hôpitaux?

* * *

Combien les Canadiens-français, en semblable circonstance, en souscriraient-ils?

MISTIGRIS.

craind de causer du tort à leurs affaires en se mettant en évidence.

De la sorte, les courtiers, dont quatre-vingt-dix-neuf pour cent devraient être sous verrous, échappent à un sort richement mérité, les uns parce que leurs clients sont trop pauvres pour poursuivre, les autres parce que leurs clients sont trop riches.

M. Perron ou M. Taschereau?

Lequel des deux l'emportera, du premier qui nous annonce des élections prochaines, ou du second, qui jure le contraire?

LES PARIS SONT OUVERTS

(Du cor. spéc. de "L'Autorité")

Québec, 3. — M. Perron dit oui, M. Taschereau dit non. M. Perron passe pour être un gros canon, un très gros canon dans le cabinet dont M. Taschereau est le premier ministre.

"Nous aurons des élections provinciales prochaines", annonçait M. Perron, ajoutant, à l'adresse des libéraux: "Tenez votre poudre sèche."

"Des élections? Il me semble que voilà deux fois que je déclare qu'il n'y en aura pas. C'est suffisant. J'ai bien plus peur des maringouins que des "bleus". (M. Taschereau, au représentant de la "Presse", jeudi, 1er juin).

Que va-t-il arriver? Un schisme dans le cabinet? L'un et l'autre, M. Taschereau et M. Perron, se sont bien avancés pour reculer.

M. Taschereau se trouvait à la pêche, sans doute en butte aux attaques des maringouins, lorsque M. Perron, tout en ne professant pas crandre les "bleus", témoigna du désir de les combattre sans retard sur le contrôle du commerce des liqueurs, que M. Sauvé veut soustraire au gouvernement, et lança un appel aux armes.

Répéter emphatiquement que les élections n'auront pas lieu, comme le fait M. Taschereau, c'est désavouer M. Perron, et l'influence de celui-ci, dans le district de Montréal surtout, serait susceptible d'en souffrir, à moins que le premier ministre et son bras droit, M. Perron, n'en viennent à une entente, n'adoptent un moyen terme, par exemple: les élections à l'automne.

Que les élections aient lieu avant la prochaine session, et M. Perron aura gagné la partie. Que nos députés aient encore une fois l'opportunité de rêver sur la falaise du cap Diamant avant de se plonger dans la tourmente électorale, et M. Taschereau lui aura damé le pion. Les paris sont ouverts. Déjà on s'organise un peu partout, ce qui semblerait classer M. Perron favori.

La conférence de Washington

La limitation des armements n'a encore été signée que par les Etats-Unis. — Sommes-nous une nation?

Rien de plus rigolo que d'entendre les journaux ennemis de la France vanter les excellents résultats de la conférence de Washington, afin de mieux déplorer le fiasco de la conférence de Gènes, dont ils rejettent la responsabilité sur M. Poincaré.

Par la conférence de Washington cinq grands Etats se sont engagés à limiter leurs armements navals: les Etats-Unis, l'Angleterre, le Japon, la France et l'Italie.

Or, savez-vous combien de ces Etats, à cette date, ont signé le pacte solennellement conclu? Un seul, les Etats-Unis. Sans doute qu'il leur était difficile de ne pas donner l'exemple sur ce point, puisqu'ils avaient convoqué les autres.

Séulement... seulement l'Oncle Sam, ce roublard, n'a pas encore envoyé un seul de ses navires par le fond, et l'Angleterre ne semble pas non plus bien pressée d'affaiblir sa flotte, puisque les spécifications de deux grandes unités viennent d'être distribuées aux chantiers chargés de leur construction. Ces "superdreadnoughts" seront de 35,900 tonnes et coûteront chacun de 5 à 6 millions de livres sterling, ce qui fait à peu près 25 millions de nos dollars.

Lord Lee, premier lord de l'Amirauté anglaise, trouverait très malin sans doute, d'en mettre un à notre charge, et son compère lord Atholstan de Huntingdon et autres lieux, à cette question: "Sommes-nous une nation?" répond: "Oui, si nous contribuons généreusement à une grosse marine impériale; non, si nous n'ouvrons par largement notre bourse."

Vu qu'elle est bien à sec, la bourse des Canavens, il n'y a pas de danger qu'ils s'emballent, et ils continueront de penser, avec sir Wilfrid Laurier, que nous sommes une nation sans en demander la l'ord Atholstan.

G. L.

"Mon Encrier"

Recueil posthume d'études et d'articles choisis, par Jules Fournier.

Le premier volume de "Mon Encrier", par Jules Fournier, recueil posthume d'études et d'articles choisis, préface par M. Olivier Asselin, vient de paraître.

C'est à la pieuse sollicitude de Mme Jules Fournier que nous devons ce recueil d'une jolie apparence typographique dont nous n'avons pu apprécier les mérites littéraires attendu que le temps nous faisait défaut, mais que nous acceptons en toute confiance, la réputation de feu Jules Fournier, tant aussi solidement établie, que la fortune de Rockefeller.

Nous y reviendrons.

Moins pudibonds et plus esthètes

De grâce, amendez-vous. MM. les échevins.

Le Conseil municipal adopte à l'électricité un règlement contre les salles de danse, mais il ne se presse guère d'adopter un autre règlement contre les odieux escaliers qui enlaidissent notre ville et en font la plus vaste chinoiserie qu'on puisse voir sous la calotte des cieux.

Certes, les escaliers existants doivent demeurer jusqu'à ce que le temps les ait réduits en poussière, mais pourquoi ne pas limiter la longueur et surtout la laideur de ceux que l'on s'apprête à construire?

Nous comprenons que beaucoup de paroissiens soucieux de l'esthétique de leur ville comme de leur dernière chemise aiment mieux entasser horreurs sur horreurs plutôt que de perdre un peu d'espace. Il appartient cependant à nos pères conscrits de donner à l'intérêt général préférence sur l'intérêt privé. Laisser chacun construire à sa guise, autant vaudrait proclamer devant le monde entier que Montréal, que des enthousiastes appelaient autrefois un petit Paris, aspire à devenir un petit Pékin.

La législature a autorisé la ville à créer une commission d'embellissement. Après avoir

Pourquoi "beurrer" nos rues avec un ragout sans nom?

Remplaçons le résidu de pétrole par l'asphalte de roche

Jamais la neige en se retirant le printemps, n'a découvert à Montréal des rues aussi dardreuses que cette année. Cela tient à ce que la ville, au lieu de construire des pavages permanents, au vrai sens du mot, ne nous donne en réalité que des pavages temporaires, si temporaires même qu'on en voit exhiber des plaies béantes deux ou trois années après leur achèvement.

Aussi longtemps que l'on se contentera de résidu de pétrole bouilli, au lieu d'asphalte naturel, qui est l'asphalte de roche, on n'aura que des pavages pour rire, et terriblement coûteux du fait qu'il leur faut des réfections constantes.

Le résidu de pétrole, il est vrai, coûte moins cher que l'asphalte naturel, mais quels gaspillages faits au nom de l'économie! pourrait-on s'écrier en parodiant l'expression historique: "O liberté, que de crimes on commet en ton nom!"

Ceux qui sont allés en Europe ont vu et remarqué, dans toutes les grandes capitales, à commencer par Paris, ces splendides et durables pavages construits en asphalte de roche, et qui après 40 ans d'usage se passent encore de réparations.

Si la Ville, au lieu d'acheter un résidu de différents pétroles dont ont été extraits une vingtaine de sous-produits et qui ne revient qu'à \$1.00 la tonne au trust qui le lui vend \$15, à part l'indemnité pour détention dans les wagons-réservoirs; si la Ville dit-je, au lieu d'acheter ce ragout achetait un asphalte de roche, un véritable asphalte de roche de qualité supérieure, comme exigent Paris, Bruxelles, Berlin, Vienne, etc., il en coûterait de \$30 à \$35 la tonne aux citoyens, mais ils en auraient pour leur argent. Ils n'auraient pas à fouiller leurs poches toutes les deux ou trois années en vue de continuelles réfections.

N'importe quel ingénieur sérieux se fera un devoir de démontrer qu'il n'en coûterait pas plus cher de construire nos pavages, qui nous coûtent avec la saloperie actuelle \$4.50 la verge, avec de l'asphalte de roche, car il ne faut pas oublier que l'asphalte n'entre que pour 12 pour cent dans le coût d'un pavage, le reste allant aux fondations, à la main d'oeuvre, etc. Et si l'on tient compte que, la durée d'un pavage dépend surtout de la qualité de sa couche de surface, chose facile à comprendre, on s'étonne que nos administrateurs ne comprennent pas mieux l'intérêt de la Ville.

L'asphalte de roche n'est pas nouveau à Montréal. Rue Saint-Hubert et dans le quartier St-Cunegonde, on peut voir des pavages construits avec de cet asphalte et qui 25 années d'usage n'ont pas entamés. N'est-ce pas pitoyable que, pour une différence de 50 cents la verge, on continue le gachis actuel.

L'Autorité n'entend aucunement préconiser telle ou telle marque d'asphalte. Elle place son idéal plus haut. L'intérêt de notre ville avant tout!

Par quelle aberration continuerions-nous à "beurrer" nos rues avec du résidu de pétrole, quand nous pouvons avoir, pour une minime différence de l'asphalte naturel, extrait des gisements d'asphalte et non un bouillon quelconque?

A l'heure actuelle nos pavages sont temporaires et nos déboursés permanents. Avons l'inverse! des pavages permanents et des déboursés temporaires.

CIVIS

sommeillé dans les procès-verbaux du Conseil plusieurs semaines, même quelques mois, cette commission d'embellissement mourut un jour parce que celui qui s'en était constitué le père, l'échevin Sansregret, dégoûté de la mauvaise volonté qu'apportaient ses collègues à sa formation, la tua net.

Soyez un peu moins pudibonds à l'égard des salles de danse, MM. nos pères conscrits, et un peu plus respectueux de la beauté.

L'HORLOGE

Les Chinois voient l'heure dans l'oeil des chats.

Un jour, un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du celeste-empire hésita d'abord; puis se ravisant, il répondit: "Je vais vous le dire". Peu d'instant après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter: "Il n'est pas encore tout à fait midi." Ce qui était vrai.

Et si quelque importun venait me demander pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant, quelque Démon du contre-temps venait me dire: "Que regardes-tu là avec tant de soin? je répondrais sans hésiter: "Oui, je vois l'heure; il est l'éternité!"

Charles Beaudelaire

Moins bêtes que certains hommes

Telles sont les bêtes, qui ne rechignent pas devant un verre de vin.

Les animaux aiment-ils boire du vin et peuvent-ils s'enivrer? Oui, si l'on en croit les nombreuses observations faites à ce sujet.

C'est ainsi qu'un chardonnay, qui avait l'habitude de se promener en liberté dans la maison, venait, chaque jour, boire à satiété dans le verre de sa maîtresse, lorsque celle-ci était à table. Il était après en un visible état d'ivresse. Il faisait de multiples pirouettes ridicules, puis tombait dans un profond sommeil.

Un étourneau apprivoisé aimait à boire du vin blanc, ce qui le mettait en état d'ébriété complète, à la grande joie de ceux qui le voyaient.

Un chat et un coq, appartenant à un vigneron, avaient l'habitude de boire le vin qui s'écoulait du robinet de la cuve. Quand le coq était ivre, il chantait à tue-tête, alors que le chat devenait immédiatement somnolent.

Les chevaux boivent le vin avec plaisir, les éléphants également. Livingston raconte que les éléphants vivant en Afrique à l'état sauvage mangent un fruit qui les enivre.

Et voilà qui prouve que les bêtes ne sont moins que certains hommes! A l'Autorité nous nous en doutions du reste depuis longtemps.

SWEET-HEART

Je ne me lasse pas d'aimer les gens qui s'aiment. Ce sont des riches émuants. Ce sont des pauvres qu'un rien peut faire riches. La parole est entendue de deux êtres humains est une chose si étonnante qu'il suffit de bien peu pour la troubler. Leur immense bonheur est à la merci d'un mot, d'un regard, d'une ombre... L'amour est un vase fragile qui se tient à quatre mains.

Finot et Loulou s'aiment. Finot et Loulou s'appellent dans le monde. M. Philippe Berzy et Mme Louise Berzy; mais ils n'ont pas beaucoup l'occasion de s'entendre appeler ainsi, car ce sont gens qui vont peu dans le monde. Pour maintes raisons, d'ailleurs. La première est que cela ne les amuse pas. Aller dans le monde, pour des gens qui s'aiment, c'est se séparer. Quand de loin en loin, d'aussi loin en aussi loin que possible, ils sont contraints d'aller faire une visite, avant de sonner à la porte de la personne qu'ils vont voir, ils s'arrêtent sur le palier et s'embrassent tristement.

—Adieu, mon petit chéri...
—Adieu ma petite chérie...
—Comme c'est ennuyeux de se quitter!...

Puis ils sonnent, et ils entrent ensemble. Il y a aussi une autre raison: c'est que toute sortie entraîne des frais et qu'ils ne sont pas riches, pas riches du tout. Vous ne le croiriez pas en entrant chez eux; une bonne vous ouvre la porte, et, cette porte ouverte, vous vous trouvez dans un appartement charmant. Il y a, en particulier, sur les murs, du papier, un peu moderne, assez audacieux de ton, mais délicieux, et que l'on change tous les trois mois au moins. C'est que Finot et Loulou, ne bougeant guère de leur maison, mettent toute leur richesse à l'embellir. C'est autre chose encore: que de beau papier qui change si souvent à pour l'autre M. Finot lui-même. M. Finot cherche des dessins et des coloris nouveaux pour un fabricant de papiers peints. C'est pourquoi M. Finot a tant de richesse sur ses murailles et si peu dans sa bourse.

Et c'est très bien ainsi. Je mentirais en vous disant que Finot et Loulou ne souhaitent pas autre chose. Mais ils le souhaitent d'un façon heureuse. Leur désir d'autre chose n'est pas de l'impatience et de l'envie, c'est de l'espoir. Tels sont les gens qui s'aiment, quand ils s'aiment bien tous deux.

C'est plus méritoire chez une femme, toutefois. Il y a tant de choses pour une femme qu'il serait bon de posséder tout de suite. Une robe par exemple... Et, mon Dieu, là, oui, disons tout: Loulou espère une robe avec un peu plus de fièvre.

Quand je dis une robe, vous entendez bien qu'il ne s'agit pas d'une robe quelconque. Des robes quelconques, Loulou en a, et qui sont même assez gentilles. Mais une robe! une vraie robe, une robe dont le ruban de taille porte le nom d'un grand couturier, une robe qu'on traiterait essayée rue de la Paix avec des mouvements nonchalants du bras qu'on voit aux mannequins, une robe qui a un nom: *Salomé* ou *Rose du Bengale*... Voilà une robe! Plusieurs fois Loulou en dormant a poussé de petits grognements et Finot l'a réveillée:

—Qu'est-ce que tu as chérie? Tu es malade?

—Non... Je rêvais de la robe. Elle était superbe... Mais figure-toi, les manches étaient cousues: je ne pouvais pas entrer dedans! Je pleurais de rage! C'était épouvantable!...

Car elle est promise, cette robe, vous savez. Finot s'est engagé par un serment solennel. Il y a une caisse établie à cet effet dans la maison: toutes les fois que Finot se prive d'un paquet de cigarettes, qu'il économise un taxi, ou que le reste du rôt de midi évite l'achat d'un plat de viande pour le soir, on met l'argent ainsi gagné dans la caisse de la robe. Le moment où l'on achètera la robe est même déjà trouvé: c'est quand on jouera la pièce de Marcel.

Marcel est le frère de Loulou, et il est auteur dramatique. Il a beaucoup de talent et il y a plusieurs années que tout le monde s'accorde à lui prédire le plus bel avenir. Il a écrit une comédie tout à fait spirituelle, qui a été sur le point d'être jouée je ne sais combien de fois. C'est régulier: on le voit arriver, rayonnant et rouge:

—Ca y est! Loulou va commander la robe! Ma pièce est reçue au théâtre des Fantaisies!

Et quinze jours après, c'est un Marcel découragé et pâle qui vient dire:

—Raté mes enfants! Au dernier moment! La distribution était faite et on m'avait fait défilier les décors devant les yeux!

Par chance la caisse de la robe n'était pas, les premières fois, assez garnie pour qu'on pût faire la commande.

Tout arrive cependant, mé-

me que les directeurs de théâtre jouent les pièces qu'ils ont reçues. Un jour, c'est tout à fait sérieux: la comédie de Marcel est en répétitions, et Loulou a commandé la robe.

Et voici le grand soir. Voici le grand moment—le moment où l'on enfila la robe: une robe magnifique, très décolletée, et qui s'appelle *Sweet-heart*. Seulement, c'est étonnant, on ne peut pas se voir: cette chambre est ridiculement étroite, et cette glace d'armoire à glace! Il faut choisir de se voir jusqu'au genou ou de ne se voir qu'à partir de l'épaule. Si l'on se recule de trois pas pour juger de l'ensemble de *Sweet-heart*, tout de suite on se cogne dans un fauteuil. C'est très curieux: d'ordinaire, Loulou ne choisit pas la plus petite chose sans demander son avis à Finot: "Quelle chemisette dois-je mettre?... Je prends les bas tête de nègre hein? mais là, revêtu de *Sweet-heart*, et se mirant, elle ne songe seulement pas à lui dire: "Je suis bien?" Elle en est sûre.

—C'est tout de même trop décolleté, fait Finot.

—Mais non, mais non...

Elle répond sans le regarder. Elle le voit dans la glace. Son image est à côté de la sienne: il est en jaquette, sa vieille jaquette... Dame, il n'y avait pas dans la caisse "robe" de quoi faire faire en outre un smoking... Mais comme c'est laid une jaquette pour le soir!

Elle se regarde toujours. Elle est bien. Elle est même belle. Mais il manque quelque chose à *Sweet-heart*. Quoi donc? Eh! oui, parbleu: le cou est trop nu. Il faudrait un collier. Un collier de perles, par exemple. Seulement, avec un mari qui dessine des papiers muraux...

On va être en retard. On passe à table. Elle se tient droite. Le cou nu, elle est raide comme si elle avait un col empesté. Elle mange du bout des lèvres. Finot aussi a le nez saisi par quelque chose qui empêche les bouches de passer.

—Faites donc attention à votre saucière, Marie...

—Aie! La saucière vient de pencher entre les mains de Marie... Et voilà une affreuse tâche grasse sur *Sweet-heart*! Ah! cette fille, quelle brute!

C'est fini. La robe, la belle robe est perdue. Des pleurs, mon Dieu, bien sûr, et des cris contre Marie... Mais il faut tout de même aller voir la pièce de Marcel. Loulou mettra une autre robe, une robe quelconque... Quand elle l'a enfilée, elle se regarde dans l'armoire à glace, au côté de Finot en jaquette. Ce n'est pas si ridicule, une jaquette!

—Ma pauvre chérie, dit Finot, tu as de la peine?

—Non, fait-elle.

Et elle ne ment pas. Elle se rappelle avec un peu de honte ses pensées de tout à l'heure, quand elle avait *Sweet-heart* sur le dos. Comme elle avait vite cessé de l'aimer, une seconde, à cause de cette robe, son Finot, son Finot chéri qui s'était tant privé pour lui donner cette robe!... Comme elle aurait pu vite le détester!... Est-ce possible? Leur grand amour!

—Est-ce qu'il ne reste pas quelque chose dans la caisse de la robe demandet-elle?

—Si. Vingt francs, je crois.

—Eh bien! mon chéri... Si tu veux bien, je voudrais les donner à Marie...

André Birabeau.

PELLEAS ET MEDISANCE

Le rideau tombé, après le deuxième acte, les spectateurs de la générale s'agitèrent dans les vastes couloirs du Théâtre des Champs-Élysées.

—Un chef-d'œuvre! "s'exclamait Alfred Savoir.

—Heu! heu! faisait Edmond Sée sous son gros feutre: le procédé apparaît cruellement, accentué encore par les parodies qu'on en a faites. J'avoue ne pas retrouver mon émotion d'antan.

Un jeune critique déclarait, ou à peu près: "Cela ne touche pas les sensibilités de ma génération." Un autre: "Debussy s'est approprié Pelléas, il l'a fait sien. A présent le texte de Maeterlinck a l'air d'une carcasse, d'un scénario sans musique".

—Oui, repartait un troisième. Et remarquait que ni Rosini dans le *Barbier*, ni Mozart dans les *Noëces de Figaro*, deux chefs-d'œuvre pourtant n'ont empêché le texte de Beaumarchais de subsister dans tout son éclat. Alors concluez!"

M. Adolphe Brissot passait: "Vous rappelez-vous, me dit-il en souriant, la première représentation et l'atmosphère de la salle autour de Francisque Sarcey?"

Hélas! oui, je m'en souviens et je préférerais n'avoir pas de souvenirs aussi lointains. Je m'y vois encore: Sarcey était au balcon, écoutant avec une attention placide cette œuvre si éloignée de ses préférences classiques. Il représentait pour nous l'ennemi, le bloc épais de l'incompréhension, l'infâme qu'il fallait écar-

ser. Nos applaudissements enthousiastes crépitaient comme une canonnade, au moins autant pour célébrer l'avènement d'un poète que pour pulvériser la critique "bourgeoise". Il est rare dans l'histoire que des acclamations ne soient pas en même temps contre quelqu'un, et la matinée de Pelléas rappelait — pourquoi pas — la soirée d'Hernani où Sarcey faisait figure de quelque Nepomucène Lemercier.

Pour ma part cette représentation me bouleversa; et si je n'ai pas retrouvé l'autre soir toutes mes émotions de la vingt-troisième année, ce doit être la faute de ma sensibilité émue, bien plutôt que celle de l'ouvrage.

C'est Alfred Savoir qui doit avoir raison: *Pelléas* est un chef-d'œuvre. Mais que faut-il entendre par ce mot? Le chef-d'œuvre est quelque chose d'absolu et aussi de relatif. En tant qu'absolu, il est inaltérable, il traverse les siècles, il dispense aux humains sa beauté, ses joies, ses douleurs, ses émotions, comme une source intarissable jaillissant de l'urne que tient un Génie. Homère, Sophocle, Kalidasa, Shakes-

peare, Dante, Goethe, Corneille, Racine, Cervantès, n'ont pas vieilli, n'ont jamais cessé de nous enchanter ou de nous enrichir.

En tant que relatif, un chef-d'œuvre est d'époque; il participe aux croyances, aux usages, aux mœurs, aux modes même de son temps, il les exprime et les résume. C'est la son enveloppe périssable, de même que son pouvoir de beauté pathétique est sa flamme intérieure, son âme impérissable. Cette enveloppe, évidemment, ne saurait se désagréger, parce qu'en art la substance et la forme ne font qu'un, sont inséparables et sont nées simultanément dans le cerveau de l'artiste. Mais si la forme est trop "d'époque", ce qui peut être le cas de *Pelléas*, si elle accuse trop visiblement les tics d'une génération, sa mode et ses préférences, ou bien si la recherche et le procédé de l'auteur sont trop ostensibles, trop caractéristiques, alors le chef-d'œuvre paraît subir la morsure du temps, il vieillit plus vite, quelques rides apparaissent aux tempes de la beauté. Le chef-d'œuvre résiste, cependant. Le demi-

chef-d'œuvre, lui, disparaît. C'est ainsi que l'histoire littéraire nous enseigne que nombre d'ouvrages célèbres en leur temps, et d'ailleurs pleins de mérite et de talent, sont assez vite tombés dans l'oubli, parce que leur célébrité décollait moins du génie de l'auteur que de sa conformité au goût et même au mauvais goût de son époque. La notre foisonne en excentricités littéraires, picturales et musicales. Je ne crois pas que jamais, même au temps du "cavalier" Marini, de l'euphémisme, du gongorisme et autres mignardises, l'on ait vu une pareille collection d'originaux. Du reste ils ont leur utilité: une évolution trop sage et trop régulière ressemblerait à la stagnation. Les excentricités, en cassant les vitres, donnent de l'air. C'est toujours cela. Ils mènent grand bruit, font parler d'eux, entraînent à leur remorque une foule de gens affamés de nouveauté, ils amusent la galerie, créent des controverses, brandissent des manifestes, fulminent, excommunient, moquent, piétinent, rugissent et quelquefois montrent un talent véritable, en dépit d'eux-mêmes. Tout

cela rend service à l'art en contraignant les gens à s'en occuper. Bref, généralement incapables de maîtriser leur esprit, et d'ailleurs ne le voulant pas, ils préparent cependant certains matériaux au maître qui saura les rassembler et les faire siens. Maeterlinck est justement l'un de ces maîtres-là; il y a trente ans, il a donné une forme aux recherches éparpillées, il a condensé le sens du mystère, la hantise des symboles, la suggestion de l'inconnu de Van Lerberghe, un certain aspect de la poésie shakespearienne... il a fondu tout cela dans sa riche sensibilité personnelle, où se mêlent la volupté, la gravité, le mysticisme, la sensualité, la perception tragique des destinées de l'univers, l'amour et la pitié de la femme, la fatalité de l'instinct; et il a écrit *Pelléas*.

Les procédés étaient nouveaux: le balbutiement, les répétitions, et ça et là la phrase lourde de mystère, l'aphorisme ou l'aveu interrogatif, le mot devant lequel on sentait s'entrebâiller la porte de l'inconscient. Procédés nouveaux, dis-je mais apparents, et par conséquent faciles à imiter,

et même à parodier. Et c'est sans doute pour cela, parce qu'il reflétait une mode un peu agressive, comme la coiffure botticellesque des petites femmes de ce temps-là que le chef-d'œuvre s'est légèrement écaillé. Mais il a de quoi survivre et l'histoire du théâtre ne pourra pas se désintéresser de cette œuvre-type d'une génération.

Alfred MORTIER.

Le papa Berlureau a su filer le qui lui demande quelque argent pour acheter des "morceaux de piano". Elle est forte, celle-là! Comment le piano tout entier que je l'ai acheté dernièrement ne te suffit pas!

Berlureau est en visite chez la baronne, qui, bien qu'approchant de la cinquantaine, a encore de grandes prétentions à la jeunesse.

—Je vous félicite, monsieur Berlureau, dit-elle, j'ai vu votre fils hier: il est charmant et fort bien élevé.

—Ca ne m'étonne pas, baronne je lui ai recommandé de d'être toujours poli, mais sur-

tout avec les femmes âgées.

—Superbes, lui disait hier une de ses amies, superbes les *Pensées* de Pascal.

—Vraiment? Tu m'indiqueras l'adresse de ce fleuriste!...

Berlureau très occupé à fumer une pipe, est troublé dans ses méditations par un bruit significatif.

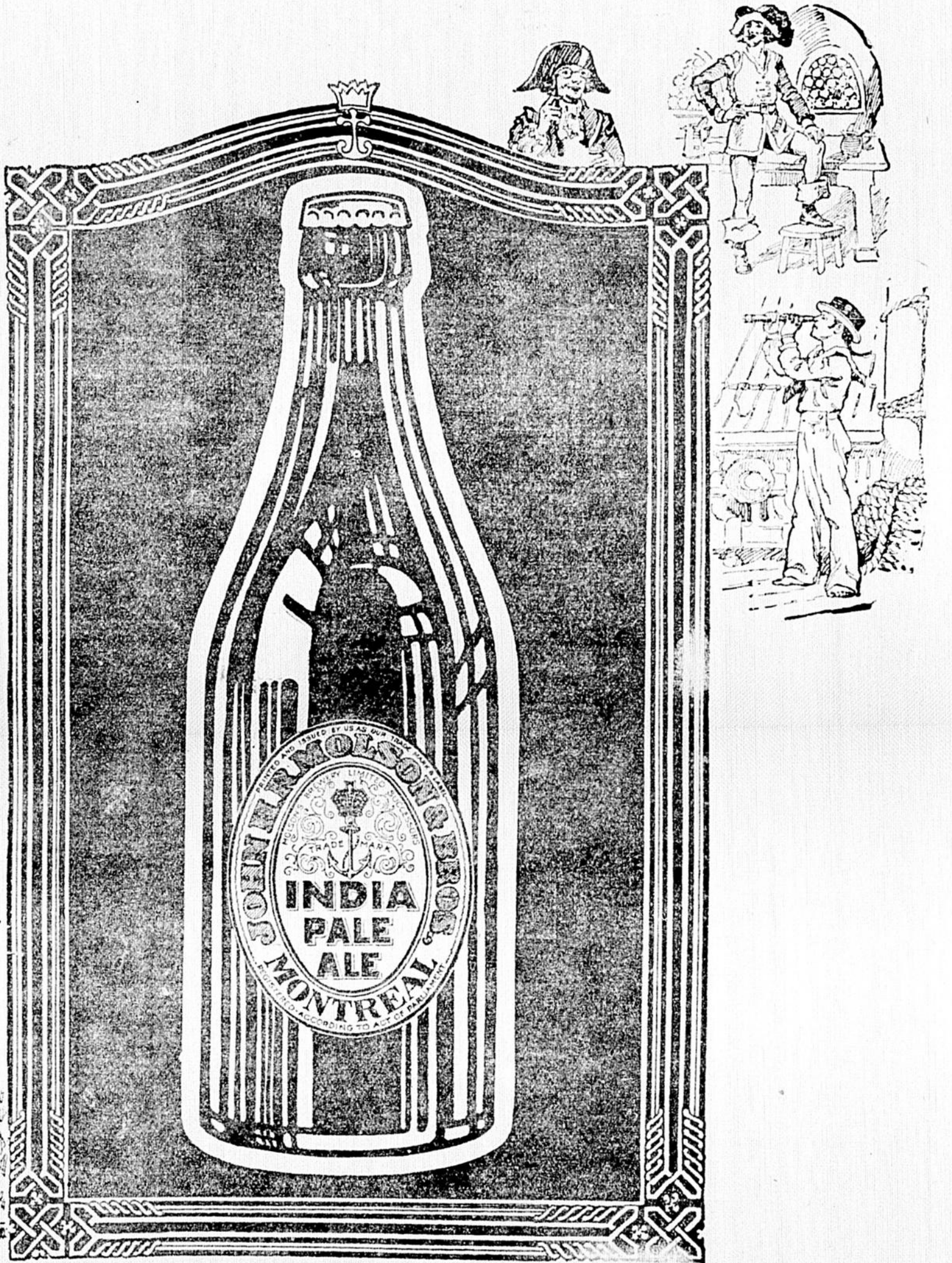
C'est son voisin de palier qui administre une raclette à sa femme.

Alors, Berlureau, avec attendrissement:

—Allons, c'est bien le printemps! Le poète l'a dit:

"Tous les nids sont en que- relles!"

La plus fine de toutes les Bières à travers plusieurs générations



Riche, Moëlleuse et Crèmeuse, vieillie jusqu'à une délicieuse maturité. Cette rare Bière est la favorite d'aujourd'hui, comme elle l'est depuis 1786.

Demandez-la toujours par son nom.

La Bière MOLSON

La Bière que votre Arrière-Grand-Père buvait

UN DUEL A MORT

La "Revue Hebdomadaire" publie dans son dernier numéro un extrait du prochain volume de M. Marcel Rouff. "La France gastronomique", qui doit paraître prochainement. Nous en détachons le passage suivant:

C'est au café Anglais qu'il faut placer un épisode de la vie du second Empire, qu'heureusement Monseigneur de l'illustre et inclinez-vous chaque bas:

UN DUEL A MORT

On arriva sur le terrain. C'était une salle à manger lambrissée de chêne et tendue de cuir, brillamment éclairée, haute, gaie et superbe.

La table était servie avec une exagération d'abondance; mais on n'y voyait que deux couverts, les couverts des deux adversaires.

Des motifs de convenance m'obligent à ne désigner ces deux adversaires que sous les noms transparents d'Ernest et de comte Falbaire.

Je vous les donne, d'ailleurs pour deux gentilshommes accomplis, tous les deux dans la force de l'âge, braves, élégants spirituels, — avec cette pointe d'originalité britannique qui assaisonne si bien le caractère français.

Pourtant, la veille au cercle, un de ces deux hommes (je ne dirai pas lequel) avait gravement offensé l'autre, — si gravement qu'un duel avait été jugé indispensable.

Egalement fort à l'épée et au pistolet, ils désignèrent d'employer les armes ordinaires.

Gourmands l'un et l'autre, — dans l'acceptation la plus héroïque et la plus recherchée du mot — Ernest et le comte Falbaire convinrent de se battre "au dîner".

Pour être inusité, ce duel n'en devait pas moins être sérieux et redoutable. Les conditions en furent scrupuleusement réglées par les témoins.

On mangerait à outrance, l'un devant l'autre sans interruption, jusqu'à ce que l'un des combattants fut hors de combat.

Au premier aspect, cela peut faire sourire; au second, cela devient horrible.

—Allez, messieurs, dirent les témoins.

A ce signal, les deux adversaires s'assirent, après avoir échangé un salut.

Les témoins avaient pris place à une table à côté, d'où il pouvait surveiller toutes les péripéties du combat.

Il était six heures du soir. A minuit le dîner, — qui se composait de trois services exorbitants et exquis — était terminé, sans qu'il eût été mangé d'aucune part.

Ernest souriait. Le comte Falbaire avait dit: ne voilà-t-il pas.

Les témoins firent un signe au maître d'hôtel.

—Rechargez, dirent-ils. Immédiatement, un deuxième dîner fut servi, absolument pareil au premier. Même grosses pièces, mêmes grands vins.

Cette fois l'attitude sévère des partenaires se détendit un peu. La parole ne leur avait pas été interdite; ils n'en avaient usé d'abord que discrètement; cette seconde épreuve leur délia la langue. A quelques paroles de simple politesse succédèrent de courts propos, en matière d'appréciation sur les mets qui leur étaient soumis.

—Excellent, ce rôti de grives! murmura Ernest.

—Je ne partage pas complètement votre goût, répliqua le comte Falbaire; le genre dans les grives me paraît une hérésie.

—Cependant, tous les classiques de la table...

—J'ai pour moi Toussent. Ernest s'inclina.

Quelques instants après, ce fut au tour du comte à formuler le vœu suivant:

—Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Ernest, nous laisserons le vin de l'Ermitage pour demander du La Tour Blanche.

—A votre aise, monsieur le comte.

Il semblait que le premier dîner n'eût été que l'appétit. Les témoins commencèrent à se regarder d'un air stupéfait.

Inutile de dire que leur rôle, d'actif qu'il était au début, était devenu purement contemplatif.

—Soupons, dit le comte Falbaire, lorsque la dernière goutte de café eut été savourée.

—Soupons! répéta Ernest.

Le cas était prévu. Les convives, les viandes froides, les écrivains, les salades à la russe se succédèrent, mêlés au vin du Rhin, au vin de Porto, au vin de Champagne.

Le souper fut animé bruyamment. Cela devait être. Le duel entrainait dans sa période décisive. Chacun des combattants serrait son jeu, tout en surveillant de l'oeil son vis-à-vis.



Depuis 30 ANS est le SYNONYME de "Thé Délicieux" Chaque tasse est, par sa saveur, une révélation.

Ernest mangeait plus brillamment; le comte Falbaire plus correctement. On reconnaissait du reste en eux une méthode parfaite, la tradition des maîtres, — au service de muscles d'acier.

Chacun semblait certain du triomphe; aussi y avait-il maintenant du défi dans leurs paroles. La raillerie perlait au bord des verres; les épiques naissaient aux pointes des fourchettes.

—Désirez-vous qu'on ouvre cette fenêtre monsieur Ernest? Vous paraissiez avoir bien chaud...

Ernest lui lança un regard terrible.

Le souper continuait. Deux témoins avaient cédé au sommeil; les deux autres veillaient. Il avait été convenu qu'ils se relèveraient d'heure en heure.

A un certain moment Ernest voulut chanter.

Les témoins de quart repriment cette velléité de mauvais goût, qui avait été soigneusement écartée du programme, par ce motif que les chants facilitent le travail de la digestion.

Cette faute constituait un désavantage marqué pour Ernest; cela équivalait à un premier sang.

Il était visible d'ailleurs qu'Ernest luttait contre les premières étreintes de l'ivresse. Ses regards cherchaient un point d'appui; un léger tremblement agitait ses mains.

—Vous vous arrêtez, dit le comte Falbaire.

Ernest ricana, pour toute réponse, il vida trois coupes de champagne.

Il fut imité avec tranquillité par le comte.

Tout à coup un jet de pâleur se répandit sur le visage d'Ernest, qui mit un de ses coudes sur la table et devint rêveur.

Après avoir attendu quelques minutes la fin de cette révélation, le comte Falbaire lui dit: —Faites-vous des excuses?

—Déjeunons! cria Ernest. Les témoins bondirent à cette exclamation. Ils se concentrèrent un instant, et finirent par se rendre au désir de leurs clients.

Le jour était arrivé, le jour et le soleil. Une belle matinée pour déjeuner.

Ernest semblait avoir retrouvé de nouvelles forces. Il fondait avec impétuosité sur les huitres, il se rua sur les chateaubriands, il se colla avec le sautoire.

Ce n'était plus de l'émulation c'était du transport, du délire. Cela dura ainsi jusqu'à midi. A midi, Ernest essaya de se lever pour porter un toast.

Ce mouvement devait lui être funeste.

Il glissa sur les talons et tomba tout de son long sous la table.

On attendit quelques secondes. Rien. Le parquet ne rendit pas son convive.

Alors d'un commun accord, les témoins déclarèrent l'honneur satisfait.

Les deux adversaires avaient lutté dix-huit heures.

Et le comte Falbaire mangeait toujours.

Marcel Rouff.

JUSTICE EXPEDITIVE

Ou l'art d'appliquer la prohibition par l'arbitraire.

Nous recevons la lettre suivante:

Cher monsieur, F. G.

En lisant la leçon des cochons d'Inde, insérée dans votre estimable journal, le "Courrier des Etats-Unis", je ne puis m'empêcher de sourire.

Non, les cochons d'Inde ne demandent pas d'alcool, pour une bonne raison, c'est parce qu'ils ne savent pas parler, mais l'homme en demande et on ne lui en refuse pas. Pour moi, je dis que l'alcool, pris en petite quantité est un réconfortant et qu'après une lourde journée de labeur dans la mine ou ailleurs qu'il vous rétablit l'équilibre des nerfs.

Est-il juste que pour quelques centaines d'hypocrites que l'Amérique possède, de supprimer la liberté de cent millions d'habitants, leur manière de vivre et de penser; mais c'est de l'esclavage que nous subissons maintenant en Amérique! Je suis tout aussi bien l'ennemi des "saloons" que Pussfoot et des maisons de jeu dont Pussfoot ferait bien mieux de s'occuper, où beau-

coup vont jouer le pain de leurs enfants, mais de cela on ne s'en occupe pas en Amérique, on ferme les yeux.

Si je suis l'ennemi des "saloons", je suis tout autant l'ami de la liberté, et chez nous, dans l'Ouest-Virginie, la liberté n'existe plus, et je vous le prouve.

Figurez-vous que trois "policiens" sont arrivés chez moi à l'improviste; il n'y avait dans la maison que ma femme et ma fille qui est âgée de 18 ans, et une petite fille âgée de 7 ans. Sans prendre la peine de nettoyer leurs chaussures recouvertes de deux doigts d'épaisseur de boue, ils entrèrent dans la maison. Alors l'un d'eux interpella ma fille: "Marceau, où est-il?" Marceau c'est mon garçon. Ma fille voyant leur manière d'agir, leur répondit sur le même ton: "On n'entre pas chez moi avec de semblables chaussures allez nettoyer vos chaussures ou déchaussez-vous. Après je vous recevrai." Chose qu'ils firent, il faut l'admettre, mais l'un d'eux répondit à ma fille que si elle ne "fermait pas sa bouche", il allait lui mettre les chaînes aux poignets. Chose incroyable!... mettre les chaînes à une demoiselle honorable parce qu'elle leur a dit de nettoyer leurs chaussures! Moi je ne quitte jamais la maison que pour aller au "post office" et justement j'étais sorti quand j'ai été averti par mes camarades de la violation de mon domicile.

Aussitôt rentré, je trouve ces bons messieurs en train de fouiller tous les tiroirs des buffets, cherchant probablement du whisky. Après avoir retourné la maison et n'ayant rien trouvé, ils allèrent dans une petite place où j'avais un petit baril de 8 gallons, contenant 8 gallons de boisson, sirop fabriqué avec une bouteille de "Juniper-Adé". "Juniper-Adé" que j'ai achetée à l'un des plus grands magasins de l'Amérique, qui possède et dont la boîte porte cette marque: "Trade Mark, registered May 16, 1893, in the U. S. Patent Office". J'ai montré la boîte, je leur ai fait observer que ce n'était pas de la bière, rien n'y a fait; ils en prirent environ quatre litres dans deux récipients et jetèrent mon baril dans la cour. A ce moment mon garçon entra et, sous prétexte de me servir d'interprète, on nous emmena tous les deux à la cour. Arrivés à la cour, le juge, flânant avec le nez, dit: "Yes, a little bit of alcohol!" — "Yes, répondis-je, rien du tout! No alcohol!" Alors il demanda à mon garçon s'il demandait avec moi. "Oui," répondit-il. — "Eh bien! vu que vous demeurez avec votre père, je vous condamne aussi!"

Est-ce qu'un fils qui aime son père et sa mère n'habite pas sous le même toit que ses parents? J'ai réclamé un avocat. "Non, pas d'avocat pour vous! Vous êtes punissable et je vous punis. La loi ne permet que de boire de l'eau. Cent dollars d'amende et trente jours de prison pour vous et autant pour votre garçon."

Voilà de la justice vivement expédiée. J'ai demandé à attaquer à la haute cour; il me fallait verser une caution de mille dollars pour moi et autant pour mon garçon. Comme je n'ai pu verser cette somme, on nous conduisit en prison où nous avons passé quatre jours en attendant que le cautionnement soit versé.

En plus de tout cela, mon garçon qui est américain par la loi, qui fit son service militaire dans l'armée américaine, qui en est sorti avec le certificat de bonne conduite le plus élogieux que des chefs puissent donner à un soldat, les "policiens" lui prirent ses deux fusils de chasse d'une valeur de \$65 chacun et son revolver qui a coûté \$45; ce qui fait qu'un voleur peut venir chez nous, il sera le bienvenu.

La force prime le droit! En plus comme mon intention est d'attaquer de nouveau, j'ai fait observer, par la voix de mon garçon, aux "policiens" qu'ils avaient deux bouteilles de sirop et qu'ils pourraient bien m'en donner une pour la haute cour. Ils ont répondu tout simplement à mon garçon que s'il ne se taisait pas qu'ils allaient le tuer.

Pendant les quatre jours que j'ai passés en prison, j'ai entendu dire qu'ils avaient distillé le sirop et rien trouvé.

LA VIE AMUSANTE

Où l'on voit Mac faire l'âne

Mon ami Whisky m'a raconté une bonne histoire.

Mon ami Whisky n'est pas plus Anglais que moi. Nous lui avons donné ce sobriquet parce qu'on le voit toujours avec une petite cousine à lui qui s'appelle Anne Saudat.

Whisky-Anne Saudat... Pas très drôle, hein? Que voulez-vous? Nous n'avons pas eu de printemps cette année.

Mais Whisky connaît bien les Anglais...

—Tous les Anglais en général, et les Ecossais en particulier. Ah! ces Ecossais!

—Ils s'appellent tous Mac et il faut leur arracher les mots de la bouche avec une fourchette à escargot, dit Whisky.

—Quel observateur vous faites, "my dear"! Mais qu'est-ce que vous voulez dire avec votre fourchette à escargot?

—Ceci.

Et Whisky raconta: Il y avait une fois un Anglais qui s'appelait John; tous les Ecossais s'appellent Mac nous l'avons déjà dit; les autres citoyens de la libre Angleterre se nomment John. C'était un riche propriétaire terrien. Il avait une belle habitation en Ecosse, près d'Aberdeen.

Comme il revenait dans cette ville après deux ans passés dans l'Inde au service de Sa Gracieuse Majesté, il trouva devant la gare son vieux domestique Mac — un Ecossais pur sang — qui l'attendait avec une voiture et un poney.

—Bonjour "sir", dit Mac.

—Bonjour, "my dear old Mac" répondit John. Rien de nouveau depuis mon départ?

—Rien de nouveau, répondit Mac.

Puis il réfléchit un moment et fit glisser sa pipe entre ses dents de droite à gauche.

—Si ajouta-t-il, le chien est mort.

—"Alas poor dog!" s'écria John. Comment cela lui est-il arrivé?

—"Sir" il avait trop mangé de "horse".

—Comment, vous le nourrissez avec du cheval?

—Non.

—Alors qu'est-ce que ça veut dire?

—Il avait dévoré un des chevaux qui ont brûlé.

—Aah! Mac, je vous prie, donnez-moi des détails.

—Le feu avait pris à l'écurie.

—Le feu?

—"Yes, the fire."

Et Mac fit glisser sa pipe de gauche à droite.

—Parlez mon cher Mac par pitié, parlez plus vite, insista John. Vous me faites bouillir. D'où venait le feu?

—De la maison.

—La maison a donc brûlé pendant mon absence?

—"Yes".

—Le malheur est sur moi. Comment est né l'incendie?

—Dans les rideaux.

—Quels?

—Ceux qui étaient près des cierges allumés autour du corps de madame votre mère.

—Ah ciel! Ma pauvre maman aurait-elle succombé?

—"Yes" Elle n'a pu résister au coup qui la frappait.

—Quel coup, Mac.

—Harry, le chauffeur, s'est enfui, emmenant l'automobile.

—Et votre honorable femme dedans, "sir" John!

—Avez-vous compris maintenant, demanda mon ami Whisky, ce que je voulais dire avec ma fourchette à escargot? Et il conclut par une observation historique:

—C'est peu de temps après cet incident, dit-il, que John, le "gentleman-farmer", engagea un domestique marseillais.

Georges Martin

EINSTINCTIVEMENT

Quelques jours ont passé. Le professeur Einstein est assis dans son bureau, à l'Université d'Iéna. On frappe. Le garçon introduit le professeur-doktor Hotz, de l'Université de Bonn.

Einstein. — Entrez donc! Comment allez-vous?

Dokteur Hotz. — A merveille, donc! Et vous-même, cher ami? Je vois que Paris vous a réussi. Ce séjour a dû être un délice.

Einstein, jouant avec un coupe-papier. — Heu! heu!...

Dokteur Hotz, inquiet. — Heu! heu!

Einstein, décisif. — Heu!

Bonne Vieille Bière

LA LUNE ÉCLIPSE LE SOLEIL RIEN N'ÉCLIPSE

Dou

DE
PARFAITE MATURITÉ

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

heu! Tout est relatif, vous savez!...
Dokteur Hotz. — Ah! ah! Tout est relatif!... Qu'il est inopiné!

Einstein. — Si je disais que je me suis amusé follement, je mentirais. Vous vous rappelez que j'avais étudié avant de partir tous les mots français qui pouvaient servir à complimenter les Parisiens sur leur esprit: pétillant, semillant, raffiné, subtil, allegre, blesse, gaillardise, folatérie, badinage, enjouement, joyeuseté, jubilation, desopilation...

Dokteur Hotz. — Eh bien?

Einstein. — Je n'ai pas pu en placer un!

Dokteur Hotz. — Sans blague?

Einstein. — Résumons-nous. Je me suis embêté à mourir! Paris est une ville provinciale.

Dokteur Hotz. — Je le croyais si divertissant!

Einstein. — Vous en avez de bons... On croit en dans nos villes scientifiques! Mais je n'ai vu que des collègues, des académiciens, mathématiciens en redingote, je n'ai pas visité d'opérettes, je n'ai pas vu au théâtre les jambes des belles Parisiennes, on ne m'a montré que des bas bleus... Une ou deux jolies femmes m'ont parlé. De "la distance". Ou "du temps"! Au diable la distance! J'aurais voulu me rapprocher d'elles. Au diable le temps! Je perdais le mien... Les "étoiles", à moi astrologue, on ne m'en a pas présenté une! Renan a parlé à des chanteuses de café-concert. Ce n'est pas moi qui aurais cette veine-là! Le seul jour où j'ai pu causer avec une dame, M. Painlevé nous a apporté brusquement du café glacé. Ça a jete un froid...

Dokteur Hotz. — Il n'est pas aimable?

Einstein. — Très aimable, mais il ne sait pas où est le Moulin-Rouge. Et j'ai passé avec lui devant les Folies-Bergères. Je n'ai pas osé entrer... Il parlait de raison pure. Ce n'était pas le moment de parler de Folies!

Dokteur Hotz, avec force. — Nous irons à Paris!

Einstein. — Tous les deux! Et nous ne préviendrons pas ce Painlevé. Il viendrait...

Dokteur Hotz. — Ah! non. A la gare!

Einstein. — Vous avez raison. Il viendrait à la gare! Un mot encore: ne dites rien de ce projet à Mme Einstein.

Dokteur Hotz. — Elle s'est amusée!

Einstein. — Je vous crois. Elle rapporte dix robes!...

Dokteur Hotz. — Alors, un mot encore: ne dites rien à Mme Hotz!...

Einstein. — Vous avez raison. Il viendrait à la gare! Un mot encore: ne dites rien de ce projet à Mme Einstein.

Dokteur Hotz. — Elle s'est amusée!

Einstein. — Je vous crois. Elle rapporte dix robes!...

Dokteur Hotz. — Alors, un mot encore: ne dites rien à Mme Hotz!...

Einstein. — Vous avez raison. Il viendrait à la gare! Un mot encore: ne dites rien de ce projet à Mme Einstein.

Dokteur Hotz. — Elle s'est amusée!

Einstein. — Je vous crois. Elle rapporte dix robes!...

Dokteur Hotz. — Alors, un mot encore: ne dites rien à Mme Hotz!...

Einstein, décisif. — Heu!

Hervé LAUWICK.

Bureau tél. est 9342

Garage Savard

Réparage, storage, lavage
OUVERT JOUR ET NUIT
CHAR DE SERVICE
47 à 55 St-Timothée,
(près Craig), Montréal

NORMANDIN & DESROSIERS
Courtiers en Assurance
332 RUE ST-JACQUES
Montréal.
Tél. Main 3983. Tél. Main 4552

TURCOI LIMITEE
Couvreur et graveur, une spécialité
PLOMBIER STEAMFITTER
Prix modérés
1681 rue CLARK. ST-LOUIS 205

F. A. FLEVOIR
MARCIAND TAILLEUR
161 Rue St-Denis
MONTREAL

Cartes d'affaires
PAUL LANCTOT
AVOCAT
30 St-Jacques. Tél. M. 2148

S. W. JACOBS & PHILLIPS,
AVOCATS
83 CRAIG OUEST. Main 4410

Mathieu A. PAPINEAU avocat
150 St-Jacques. Tél. Main 2279

Beauregard, H., Entr. Général
Edifice Power. Tél. Main 4165

ALBAN GERMAIN, C.R.
92, Notre-Dame Est
20 Ins. 16 S. Tél. Main 901

Fontaine & Desjarlais
AVOCATS
51 St-Jacques. Tél. Main 977

Perron, Taschereau, Rinfret,
Vallée & Genest, avocats,
11 PLACE D'ARMES. Main 8360

Dr ALBERIC MARIN, des hôpitaux
militaires vétérans, France, Angle-
terre. Traitement des maladies de
la peau, voies urinaires, syphilis.
Consultations: 2 à 5, 7 à 9. Tél. Est:
6958, 291, rue St-Denis

BEDARD, RODOLPHE
EXPERT-COMPTABLE
Membre de l'Institut des Comptables
76 RUE SAINT-DENIS
Tél. Est 393.

Berlureau faisant son aumône habituelle à un vieux mendiant que, de temps immémorial, il rencontre sur un pont très achalandé:

—Ah ça! mais... vous n'êtes pas encore riche, depuis le temps que vous êtes pauvre?

—Alors?

—Alors c'est moi qui suis parti!!!

LA BANQUE NATIONALE

FONDÉE EN 1860.

La plus vieille banque canadienne-française
BUREAU-CHEF: QUEBEC, P.Q.

Nos 347 Bureaux offrent au public de grands avantages pour le renouvellement rapide des effets de commerce.

Correspondants dans le monde entier
BUREAU DE DIRECTION

President:
L'HON. GEO. E. AMYOT, Conseiller législatif, Pres. de la Dominion Trust Co.

Vice-President:
J. H. FORTIER, Vice-President et Gerant-General de P. T. Legare, Limited.

Directeurs:
A. N. BROUET, de P. G. Brouet et Co., Québec.
SAP. BROUET, President de la Bank City Limited.
A. B. DUPUIS, Marchand de Gros, Québec.
NAZ. FORTIER, Manufacturier de cuir, Québec.
SIR GEO. GAYNEAU, President de Germain, Limited, Québec.
J. P. LAURENT, Manufacturier de soufre, Québec.
HON. J. N. OIL, C.R. (Pres. Provincial).
C. E. TACHELIER, Notaire, Pres. de Eastern Canada Steel and Iron Works.
HENRI DE RHÈRES, Gerant-General.

"GOLDSMITH BROS."

"Le Dépôt d'Accessoires de la Profession Dentaire"

Rappelez-vous l'adresse
GOLDSMITH BROS. SMELTING & REFINING CO., Limited

Chambre 94, St. Denis Building
Téléphone Est 1919, 294 rue Ste-Catherine Est.
Nous avons toujours en

UN AVOCAT DES "FLAPPEURS"

Chicago 3 — Un ministre protestant, le révérend Almer Rennewek, pasteur, de l'église du Covenant à Evanston, s'est fait hier dans son sermon l'avocat des "flappeurs" modernes dont il a approuvé les jupes et les culottes courtes ainsi que les cheveux coupés.

Le "flapperisme", a-t-il dit, "n'est pas un mal mais une diversion. Les cheveux coupés, les robes et les culottes courtes ne sont pas des marques de péché mais une déclaration d'indépendance. Ces jeunes filles forment un joyeux assemblage et nous donneront sa plus belle génération de femmes que le monde n'a jamais connue."

"Nous passons de l'âge de l'homme, un âge grossier, à celui de la culture, l'âge de la femme. C'est pourquoi les flappeurs existent aujourd'hui. Le nouvel âge sera gouverné par des femmes, mais par des femmes dont l'influence se fera sentir. Les jeunes filles autrefois ressemblaient à de jolis petits oiseaux enfermés dans des cages de bêtes de somme."

LES BOCHES SONT DES FUMISTES

Paris 3 — Il n'est pas sans intérêt de parler ici d'un billet de 50 pfennings mis en circulation par les Allemands. A gauche, un Allemand, toujours armé d'un sabre, regarde fabriquer du mark-papier à l'aide d'un moulin à vent. A droite, les alliés grotesquement caricaturés, attendent patiemment d'être payés.

La légende vaut la peine d'être traduite en tenant compte du peu de mots qu'elle contient.

"Il y a à Drumburg, comme on le sait une institution qui s'appelle le moutin à aiguiser. A ceux qui n'ont pas encore compris notre misère, nous aiguiserons l'entendement."

UN AMUSEMENT JAPONAIS

Paris, 3 — Au cours de son grand voyage en Extrême-Orient, le maréchal Joffre alla visiter, près de Tokio, un temple célèbre.

Sur la route une foule immense faisait la taie, pour acclamer l'hôte illustre du Japon. Au comble de l'enthousiasme deux sujets du mikado, qui avaient autrefois combattu à Moukden, déclaraient alentour qu'ils ne voulaient pas survivre à ce jour moultiable. Rentrés chez eux, ils se firent tout simplement "harakiri".

Tout le monde ne s'amuse pas de la même manière.....

LE DEGOMMAGE DE GUILLAUME

Berlin, 3 — Dans ses mémoires l'ex-kronprinz raconte ainsi les événements du 9 novembre 1918:

"L'empereur m'avait ordonné de me rendre auprès de lui à Spa. Il était dans le jardin au milieu d'une douzaine de personnes. Courbé, accablé, ne voyant aucune issue, l'empereur parlait seul et s'agitait.

"J'appris que Groener lui avait déconseillé de rentrer en Allemagne. Des masses en révolte étaient en route vers Verviers et Spa et il n'y avait plus de troupes sur lesquelles on pouvait compter.

"Si mon père devait abdiquer comme empereur, il lui fallait à tout prix rester roi de Prusse. Je fis reconnaître la nécessité qu'il restât à la tête de l'armée et je proposai qu'il vint auprès de mon groupe d'armées. A ce moment, le colonel Heyrem fit son rapport, disant qu'en cas de guerre civile on ne pourrait pas compter sur les troupes.

"Schulenburg déclara qu'on ne devait pas suspecter les sentiments de fidélité des soldats. Alors le général Groener haussa les épaules et déclara:

"Le serment des troupes, ce ne sont finalement que des mots et une idée.

"Après le rapport de Hintze, l'empereur resta seul; plus aucun homme au quartier général autour de nous. Alors qu'une volonte de fer aurait dû bondir et s'imposer à tous les degrés du commandement, alors que toutes les forces restées saines auraient dû s'unir pour une forte action afin de s'imposer, il ne se manifestait rien. Maintenant, dominait le général Groener. La voix de son père avait un accent étrange et pour ainsi dire irréel lorsqu'il chargea Hintze de téléphoner au chancelier qu'il était prêt à abdiquer, mais qu'il demeurerait roi de Prusse et qu'il ne quitterait pas l'armée."

LUDENDORFF EST REACTIONNAIRE

Londres, 3 — Le général Ludendorff a donné au *Sunday Pictorial* un article dans lequel il fait sa profession de foi en ces termes:

"Je ne suis ni un réactionnaire ni un démocrate. Ce qui m'intéresse, c'est la prospérité de la nation allemande. Sa prospérité, sa puissance, sa culture et sa soumission à l'autorité, voilà les piliers de l'Etat allemand."

C'est ce que le général appelle le "prussianisme."

Le général conclut en disant que la politique suivie en Allemagne a mis le peuple allemand "dans une situation qui n'a que deux issues: l'anarchie ou la réaction; et comme il ne peut être question de la première, il faut avoir recours à la seconde."

L'ITALIE ET L'ANGLETERRE

Rome, 3 — Le *Messaggero* croit savoir qu'un accord économique-politique entre l'Italie et l'Angleterre sera bientôt signé par les soins de MM. Lloyd George et Schanzer. Cet accord ira au delà des buts de la conférence et sera signé, même si la conférence échouait.

Le journal, observant qu'à la conférence des désaccords subsistent, dit qu'il faut penser à l'avenir et le construire. Il relève surtout l'importance économique de l'accord, qui ne lèverait pas les intérêts de la France qu'on espère attirer dans l'orbite de l'entente anglo-italienne.

Au sujet des pétroles russes, le *Messaggero* ajoute que l'Angleterre serait disposée à s'accorder avec l'Italie, non seulement au sujet des entreprises russes, mais aussi en ce qui concerne l'accord des pétroles de San-Remo. L'Italie pourrait être admise à participer à cet accord au moins en ce qui concerne les entreprises britanniques.

Insuffisance des Thés

Augmentation des prix

En 1920, la production de thé dépassa tellement les besoins de la consommation mondiale, que le marché tomba à un très bas niveau. La situation se déclara si sérieuse pour les planteurs, qu'ils prirent collectivement la décision de réduire leur production de 30 % pour l'année 1921. La

consommation qui a augmenté dans des proportions énormes d'une part, la production ayant été réduite d'autre part, sont les deux facteurs responsables pour la constante majoration des prix du thé depuis des années. La récente réduction de la taxe anglaise sur les thés de quatre pence par livre a encore stimulé la consommation ce qui signifie qu'il faut s'attendre prochainement à une nouvelle majoration des prix.

LA FOLIE DE LA HAINE

Lettre ouverte à un Français tirée à des millions d'exemplaires, par Otto Ernst.

Lettre ouverte à un Français tirée à des millions d'exemplaires, par Otto Ernst.

On se fera une idée de l'amour que nourrissent les Allemands pour la France par cette lettre ouverte de Otto Ernst littérateur très connu en Allemagne. Cette lettre "à un Français" a été tirée à plusieurs millions d'exemplaires. La voici:

Je trouvais auparavant le fanatisme hideux; aujourd'hui c'est un exemple pour moi. Votre peuple est seul responsable de cet état d'esprit. Napoléon, lui, que nous haïssions, avait pour lui son génie. Notre haine va à ce peuple que nous aurions écrasé avec l'ongle de notre pouce (comme une punaise) si son courage l'avait poussé à se mesurer seul à seul avec nous. Il n'a su nous vaincre sur le champ de bataille, malgré la multiplicité de ses alliés. Il nous anéantit enfin par sa politique de fourberie, non par son génie et ses actions d'éclat.

Nous savons que l'Angleterre était à la tête du honteux complot monté contre la grandeur et la prospérité allemandes. C'est elle qui jeta contre nous les chiens de Français et de Russes pour s'emparer du butin et tirer de notre effondrement le plus grand parti possible. Ce peuple qui écrasa Napoléon, fait montre d'une certaine grandeur dans ses plans, ses moyens et ses buts; la grandeur de son héros national: Richard III. Ce peuple est plus rusé que les autres; il tue avec le sang-froid du lion, qu'il prend avec droit comme emblème national. Il ment, trompe, vole à bon escient; il avoue sans honte avoir empoisonné le cœur allemand par de savants mensonges. "Right or wrong — my country." Il sait qu'il commet des injustices, mais que lui importe d'être juste ou injuste. Ce grand degré de criminalité le rend esthétique et dans un certain sens admirable, supportable même comme il est pour le lion. On peut vivre avec des lions, mais non avec des poux! Pendant la guerre, les poux étaient plus effrayants que les canons; pendant la paix, ce ne sont pas les Anglais qui sont les plus insupportables, mais bien les Français, votre nation.

Seule une nation dans l'univers crache au visage de ses malheureux prisonniers les insultes, les maltraites, la nation française.

Pas un voyou allemand ne le ferait. Seule une nation a des soldats assez barbares pour manger copieusement leur pain à la vue de prisonniers affamés: la nation française. Seule une nation a des médecins qui disent aux blessés: "Si vous souffrez, chantez la 'Watch am Rhein'; avez-vous faim, chantez: 'Mein Kaiser ist der best eMann'; la nation française.

Il n'y a qu'une nation où l'on voit les prêtres frapper les blessés étendus sur les civières et invitant les femmes à faire de même: la nation française. Joseph II dédia une statue au comte Schwerin, le héros ennemi. Seule une nation détruit les tombes de ses courageux adversaires et jette à bas les statues d'étrangers célèbres, parce que sa petitesse comparée à leur grandeur la rend folle de rage: la nation française. Seule une nation prétend que l'empereur Guillaume a volé trois wagons de vivres et les a emmenés à Amerongen. Seule une nation distribue des cartes postales où notre empereur est représenté coupant la main de petits enfants: la nation française. Les Anglais eux-mêmes sont plus corrects dans leurs mensonges. Seule une nation laisse violenter les femmes d'un peuple vaincu par des brutes noires, place une sentinelle noire à la porte de la maison où naquit Goethe. La nation française, avec son héros national, le marquis de Sade, la plus parfaite incarnation de l'âme française, place des nègres dans la maison de Goethe — naturellement. Car la jalousie, votre vertu nationale vous ronge de n'avoir personne qui soit comparable à notre Goethe.

Qui a donné le plus au monde en matière scientifiques? L'Angleterre, l'Italie, la Suède, l'Allemagne. Le plus dans la poésie, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne. Le plus dans les arts? Les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne. Le plus en musique? L'Italie et l'Allemagne. L'Allemagne figure partout: votre nation nulle part; c'est la nation des médiocrités léchées, médiocrités importantes, c'est indéniable. Vous avez eu trois grands hommes: Rousseau, Bonaparte, Descartes. Parmi eux Rousseau était Suisse, Bonaparte était Italien, seul Descartes était, chose curieuse, un avec un Français comme une

soi-même. Celui qui n'exclut pas de tels rapports doit être chassé de la communauté.

Si c'est du fanatisme, nous serons fanatiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans notre situation, ce fanatisme vous paraîtrait justifié. Cependant, nous ne perdons pas courage, et nous espérons que l'esprit du plus allemand de tous nos dramaturges, H. W. Kleist, sera toujours vivant en nous et que nous ferons de sa "Hermannschlacht" notre livre de chevet jusqu'au jour où dix mille vrais Français auront expié pour tous ces Français qui ont souillé et souillent le sol de votre patrie allemande.

Ne restez pas sourds à ces paroles vraiment allemandes; qu'elles soient la ligne de conduite de nos enfants et petits-enfants; qu'ils aient pour devise: "Pense que tu es Allemand".

Demandez aux trois cent mille prisonniers qui furent des martyrs moraux et physiques de ces nègres blancs, et dont plus d'une centaine sont encore dans les prisons d'Avignon, si nous avons exagéré. Distribuez ces feuilles par centaines et milliers pour que le peuple allemand s'inspire de la force de ces lignes et suive leurs conseils.

LES PARALYTIQUES

La foi, si elle fait des vic-times, fait aussi des miracles.

LES PARALYTIQUES

La foi, la foi, tout est dans la foi. Avec la foi, on transporte les montagnes, on traverse les fleuves à pied sec, et l'on monte dans les airs sans l'aide de Guymer ni le char de feu d'Elisée.

Il arrive bien aussi parfois

Venez aujourd'hui même

Des centaines de personnes ont profité de nos Réductions Sensationnelles

Suivez la foule des gens satisfaits

Il nous reste encore quelques centaines de dents européennes, très belles, naturelles, blanches, incassables et de la plus belle apparence.

N'oubliez pas le Vieux Proverbe: Premier Arrivé--Premier Servi

Nous offrons au public canadien un dentier complet haut ou bas, fait avec le plus grand soin par des experts, garanti de la meilleure qualité, caoutchouc, composition, dents, etc., pour \$5.00.

En faisant cette offre extraordinaire, nous voulons que tout le monde, surtout le pauvre, ait des dents parfaites.

Le dentier que nous offrons pour \$5.00 coûte ailleurs \$15.00 à \$25.00 et même davantage.

Un dentiste ne peut faire qu'une petite quantité de dentiers, voilà pourquoi il vous faut payer pour le même dentier \$15.00 à \$25.00, alors que nous vous l'offrons pour \$5.00.

UN DENTIER GARANTI

HAUT OU BAS

\$5 chacun

PONT EN OR, \$5.00 PAR DENT

Nous battons tous les records comme prix raisonnables et qualité supérieure. Extraction et traitement des dents absolument SANS DOULEUR à l'aide de notre fameuse KILCAINE.

Venez le matin et votre travail sera terminé le même soir.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN, Inc

Fondé en 1898 24 années de succès

162 ST-DENIS, MONTREAL

En face de l'Université Laval.

Heures de bureau: 9 hrs A.M. à 9 hrs P.M. Dimanche: 2 à 4 P.M.

qu'on se fait "emplir" par les politiciens et "vider" par les courtiers; mais ce sont là de simples exceptions qui confirment la règle, car voyez ce que la foi peut faire:

Londres, 27.—Répondant à l'invitation des membres du nouvel institut d'autosuggestion, qui a récemment ouvert des bureaux dans Grosvenor Gardens, M. Coué, dont les doctrines psychosomatiques ont soulevé un grand intérêt à Londres, a tenu ses premières consultations cet après-midi.

Son cabinet fut littéralement pris d'assaut par les malades, dont plusieurs appartenaient à la haute aristocratie anglaise.

Quelques paralytiques, entre autres, un homme dont les

jambes sont partiellement atrophiées, arrivées en automobile, insistèrent pour gravir sans aucune aide les marches de l'institut.

On vit une scène vraiment impressionnante. Une dame, dont l'une des jambes était paralysée, fit de tels efforts pour monter les marches qu'elle faillit perdre connaissance à plusieurs reprises. Mais un phénomène curieux s'est produit, lorsque M. Coué vint au-devant de la malade. Il ne la toucha même pas, il ne fit que l'encourager de la voix en lui disant:

—Je suis sûr que vous pouvez marcher.

Alors, rassemblant toutes ses forces, et par un effort de volonté qui démontait une foi aveugle dans tous les pouvoirs

Chemins de fer National du Canada

A TRAVERS LE CANADA

LA VOIE NATIONALE

TRAIN DIRECT MATÉRIEL ROULANT EN ACIER

LE CONTINENTAL LIMITÉ

Tous les Jours, Montréal à Vancouver et vice versa

Départ de Montréal (Gare Bonaventure) 9.00 heures du soir

Wagons-panorama, à bibliothèque et compartiments, wagons-lits modernes, wagons-lits touristes, wagon-restaurant, wagons-colons et wagons ordinaires — voie directe.

Wagon-lits moderne entre Montréal et North Bay

Pour billets et informations s'adresser aux bureaux des billets de la voie, chemin de fer National-Grand Tronc, 250 rue St. Jacques, ou Gare Bonaventure, Montréal.

de l'autosuggestion, la dame réussit à atteindre le cabinet du psychologue.

Ce docteur Coué, de Nancy, est en train de concurrencer sérieusement Lourdes.

Calion a l'idée de se faire peser, à la fête de Neuilly, et prend place dans le fauteuil, tout en offrant un sou à l'industriel.

—Monsieur, objecte celui-ci c'est deux sous.

—Ah! c'est que je n'ai pas d'autre monnaie! Eh bien! pe-sez-moi tout de même pour un sou vous me direz seulement la moitié de mon poids!

Chemins de fer National du Canada

A TRAVERS LE CANADA

LA VOIE NATIONALE

TRAIN DIRECT MATÉRIEL ROULANT EN ACIER

LE CONTINENTAL LIMITÉ

Tous les Jours, Montréal à Vancouver et vice versa

Départ de Montréal (Gare Bonaventure) 9.00 heures du soir

Wagons-panorama, à bibliothèque et compartiments, wagons-lits modernes, wagons-lits touristes, wagon-restaurant, wagons-colons et wagons ordinaires — voie directe.

Wagon-lits moderne entre Montréal et North Bay

Pour billets et informations s'adresser aux bureaux des billets de la voie, chemin de fer National-Grand Tronc, 250 rue St. Jacques, ou Gare Bonaventure, Montréal.